

Le tournant herméneutique de l'Amérique Latine

[paru sous le titre « El giro hermenéutico en América Latina », dans Margarita CEPEDA y Rodolfo ARANGO (dir.), *Amistad y alteridad. Homenaje a Carlos B. Gutiérrez*, Bogotá: Universidad de los Andes, Facultad de Ciencias Sociales, CESO, Departamento de Filosofía, Ediciones Uniandes, 2009, 27-31]

Jean GRONDIN

« *Warum soll man es leugnen, daß es ein Vorzug ist, einen genialen Lehrer zu haben?* »

Hans-Georg Gadamer, *Philosophische Lebriahre*, 35.

Ce n'est pas sans émotion que je salue ici la personnalité et l'œuvre de Carlos B. Gutiérrez qui a incarné pour à peu près tous les philosophes de l'hémisphère nord le visage de l'herméneutique en Amérique Latine (je sais, la Colombie se trouve à peu près toute au nord de l'équateur, mais pour nous, nordiques, elle fait partie de l'hémisphère austral). Et quelle intensité dans cette belle tête bronzée au regard altier, mais au sourire inquiet, parfaitement philosophique, où se fusionnent les héritages indien, espagnol et européen de ce continent prodigieux! S'il est vrai que la philosophie tient dans la vivacité du regard, sur le monde comme sur l'intérieur, le Professeur Gutiérrez est l'un des grands visionnaires de la philosophie contemporaine

et sud-américaine. C'est aussi un extraordinaire styliste, à qui revient le mérite d'avoir introduit le bel adjectif « *lenguájico* » dans la langue espagnole (avec ses dérivés, *lenguáicamente*, *lenguáidad*, etc.), que j'emploie avec bonheur quand je me risque à faire des conférences en *castellano*. Quand mes amis espagnols me corrigent, je réponds toujours : oh, mais c'est un mot que Carlos B. Gutiérrez a inventé! Mais c'est avant tout à lui que revient, pour une large part, le mérite d'avoir introduit l'herméneutique dans son immense continent (et celui, moins connu mais dont je puis témoigner, d'avoir implanté le regard de l'Amérique Latine en herméneutique). Ce n'est pas un mince exploit compte tenu de la faveur dont y bénéficie aujourd'hui la pensée de l'herméneutique¹ et incarne à mes yeux une source d'espoir pour notre humanité.

Il revient assurément aux Américains du Sud d'expliquer ce succès de l'herméneutique dans leur continent, mais j'ai toujours pensé qu'il avait quelque chose à voir avec l'extraordinaire chaleur humaine et le sens artistique de ses habitants. Depuis les années 70, l'Amérique du Sud s'est largement fait connaître du reste du monde par sa puissante tradition littéraire, qui éclipse à bien des égards celle des cultures européennes plus établies: Gabriel Garcia Marquez, Octavio Paz, Pablo Neruda, Julio Cortazar et Jorge Luis Borges, pour ne nommer qu'eux, sont les plus grands

¹ Outre les travaux bien connus du pionnier que fut C. B. Gutiérrez, voir les Actes du grand colloque tenu à México, édité M. Aguilar Rivero et M. A. González Valerio, *Gadamer y las humanidades I*, México, Facultad de Filosofía y Letras, Unam, 2007, 2 tomes, sans oublier les Actes du colloque de Grenade où la présence latino-américaine était forte : J. J. Acero/J. A. Nicolás (et al.), *El Legado de Gadamer*, ed. Universidad de Granada, 2004.

classiques de la littérature dans la seconde moitié du XX^e siècle. Il n'est donc pas étonnant qu'une culture qui a produit de telles œuvres ait été séduite par l'œuvre d'un penseur comme Gadamer qui a vu dans l'œuvre d'art, et plus particulièrement dans la parole poétique, une source de vérité. Dans son œuvre *Vérité et méthode* parue en 1960, Gadamer cherchait à le faire comprendre au monde européen et nord-américain de plus en plus envoûté par la science et la technique modernes, dont les accomplissements sont assurément remarquables, mais qui tend à ignorer les autres fontaines de vérité, l'art, l'histoire, la philosophie, le sens commun, la religion et la prudence. Jusqu'à ce jour, les thèses de Gadamer ont suscité une vive résistance en Europe et en Amérique du Nord, où on lui reproche volontiers de ne pas être assez « scientifique ». Grâce à d'aussi précieux médiateurs que Carlos B. Gutiérrez, les Latino-américains se sont peut-être montrés plus réceptifs à sa pensée, car ils ont spontanément compris le sens de sa critique du « savoir à distance » qui caractérise la science occidentale. Il y a plusieurs raisons à cela. En commençant par leur sensibilité à fleur de peau : les Latino-américains sont des êtres au tempérament bouillant, qui explique aussi bien leur générosité, leur hospitalité que l'irrationnelle intensité de leurs conflits politiques. Ils n'ont donc eu aucune peine à saisir la thèse fondamentale de Gadamer selon laquelle on ne comprend toujours qu'en faisant partie de ce que l'on comprend : comprendre c'est d'abord être pris.

Mais cette raison n'est pas la seule. L'histoire, souvent tragique, de leur continent et de la Colombie, avec son lot de *conquistadores*, de *caudillos* et de

narcotrafiquants, y aura été pour quelque chose. Elle leur aura inculqué une certaine méfiance face aux postures conquérantes et triomphales du premier monde. C'est qu'on peut dire des Latino-américains, en simplifiant outrageusement, qu'ils proviennent de deux grandes civilisations, indienne ou « précolombienne » (terme qui n'est déjà pas innocent!) et européenne, dont l'une a anéanti l'autre, ou presque. Cela est très frappant pour l'observateur externe : les Latino-américains sont les descendants et les héritiers d'une culture indigène admirable, justement remise en honneur, mais parlent, pour la plupart, la langue de l'envahisseur (si l'on peut s'exprimer ainsi), situation que Derrida a bien décrite dans *Le monolinguisme de l'autre* (Paris, Galilée, 1996) : en un sens, la langue maternelle des Latino-américains n'est pas vraiment la leur, mais celle de « l'autre », lequel vit maintenant à l'intérieur d'eux. Si leur langue – et, par conséquent, *a fortiori* pour un herméneute, leur culture – peut être dite de langue « espagnole » (ou portugaise), cet idiome reste celui de l'autre, qu'ils ne sont pas. Cette « distance intérieure » par rapport à l'Europe les a sans doute aidés à considérer avec une certaine réserve – à plus forte raison du haut des Andes, dont Jules Verne disait qu'elle était l'épine dorsale du continent sud-américain – la science méthodique qui portait la culture européenne et dont Gadamer voulait marquer les limites : invention merveilleuse, indispensable, mais dont les Latins ont le juste sentiment qu'elle est un peu imposée aux choses et au monde de la vie, qui vit d'abord du dialogue (Gadamer et C. B. Gutiérrez y ont insisté), de l'amitié et de traditions immémoriales. D'où leur recul par rapport à la science et la pensée strictement économique et froide

du Nord. Tout ce monde de la technique et de l'économie a ses raisons, nul ne les conteste, mais ses liens ne sont pas vraiment ceux qui tissent la vie des hommes et des femmes en chair et en sang. Pire, il menace de les étouffer. Mais, Dieu merci, l'art, la poésie, l'histoire, la religion et la danse nous rappellent leur évidence et leur humanité. Ce sont des traditions que l'Amérique Latine honore aujourd'hui mieux que d'autres.

Cette méfiance face à la science et l'économie du Nord de la part d'un continent qui a été à la fois fondé et défiguré par les *conquistadores* explique à coup sûr la fascination que le marxisme a suscitée et continue sans doute d'attiser en Amérique du Sud, alors qu'il a cessé, à toutes fins utiles, d'être une réelle force intellectuelle dans le reste du monde, où sa faillite est plus évidente. Car cela ne manque pas non plus de stupéfier l'occidental qui a le bonheur de s'intéresser à l'Amérique du Sud : l'attrait persistant qu'y exercent toujours les slogans révolutionnaires et les figures de proue du marxisme (en commençant par Che Guevara, Fidel et leurs héritiers contemporains que je n'ai pas besoin de nommer). Il comprend aussitôt pourquoi : le fossé entre les riches et les pauvres y est plus criant qu'ailleurs, l'injustice plus flagrante et les crises ont le malheur d'y être plus aiguës. Les accents ont changé : alors que l'on s'opposait autrefois au capitalisme, il s'agit aujourd'hui de résister à la mondialisation, mais les fronts restent largement les mêmes. Sceptiques face à tout ce qui vient du « premier monde » capitaliste (ou « néolibéral », comme il faut dire aujourd'hui), tout en restant attirés par lui, comme en témoigne le nombre de Latinos vivant en Amérique du Nord, et dans ma propre ville, bien des Latino-américains

se reconnaissent dans la vision révolutionnaire et utopique du marxisme. Leur réalité quotidienne est souvent si dure et les perspectives de changement si invraisemblables que l'utopie et le fantastique servent ici de soupape, comme le confirme la veine fantastique de sa littérature.

Assurément, tout ne les enthousiasme pas dans le marxisme, notamment ses affinités historiques avec des régimes autoritaires dont ils ont, par ailleurs, une si vaste expérience. La critique marxiste de la religion ne séduit pas non plus ces populations dont la fibre chrétienne est si puissante, alors qu'elle est devenue beaucoup plus faible ailleurs. La dénonciation de la religion comme « opium du peuple » n'impressionnera pas spécialement un pays comme la Colombie, où la plante de coca (si l'on veut bien faire abstraction de la criminalité dont elle fait aujourd'hui l'objet en raison des « besoins du premier monde », dont Carlos B. Gutiérrez a si bien parlé²) fait presque partie de la culture ancestrale. La religion y est si peu aliénante que la théologie de la libération, une autre invention génialement sud-américaine, a su mettre en valeur son potentiel critique et révolutionnaire (moins évident au Vatican...). C'est cette utopie marxiste, mâtinée d'éléments religieux, qui les attire, ou qui enflamme de nombreux intellectuels, avec son rêve d'une humanité réconciliée avec elle-même. Aussi n'ont-ils aucune difficulté à reconnaître avec Marx que notre expérience du réel est marquée par l'idéologie et des visions du monde, qui sont le reflet de l'être même (*Bewußtsein ist « bewußtes Sein »*, adage marxiste

² Notamment dans son essai « Scienze sociali, politica, ermeneutica debole », paru dans G. Chiurazzi (dir.), *Pensare l'attualità, cambiare il mondo. Confronto con Gianni Vattimo*, Milano, Mondadori, 2008.

qui trouve un écho surprenant chez Gadamer, quand celui-ci dit que la conscience est « plus être que conscience », *mehr Sein als Bewußtsein*). Ce sentiment d'être le jouet de puissances historiques plus fortes que l'individu est très sensible dans un continent où le libéralisme et l'individualisme ont moins de racines.

Carlos B. Gutiérrez est sans doute parti de cet arrière-plan lorsqu'il a promu la cause de l'herméneutique. Il fut l'un des premiers, sinon le premier à le faire en Amérique Latine. Il a spontanément associé l'herméneutique, et sa mise en évidence des préjugés qui sont à l'œuvre en toute compréhension, à cette universalité de l'élément « idéologique », cernée pour lui dans le mot de Nietzsche, « il n'y a pas de faits, mais seulement des interprétations », qui fut également important pour Gianni Vattimo, mais peut-être moins pour Gadamer³. Il devenait ainsi possible pour C. B. Gutiérrez et ses élèves de se réclamer de la lignée Nietzsche-Heidegger-Gadamer pour mettre en question le positivisme des faits (la « *rebelión contra el positivismo* »⁴) de la science méthodique et lui opposer la nouvelle donne d'une pensée attentive à la part de l'interprétation (ou de ce

³ Carlos B. Gutiérrez, editor, *No hay hechos sólo interpretaciones*, Universidad de los Andes, Bogotá 2004. Voir aussi son bel essai « La universalidad de la interpretación de Nietzsche a Gadamer », dans J. J. Acero/J. A. Nicolás (et al.), *El Legado de Gadamer*, ed. Universidad de Granada, 2004, 371-390. Le Professeur Gutiérrez y mettait en lumière la proximité entre Nietzsche et Gadamer, alors que j'ai préféré, pour ma modeste part, insisté sur les différences. Voir notamment mes études : « Vattimo's Latinization of Hermeneutics. Why Did Gadamer Resist Postmodernism? », in S. Zabala (dir.), *Weakening Philosophy. Essays in Honor of Gianni Vattimo*, Montreal/Kingston : McGill-Queen's University Press, 2007, 203-216, et « Faut-il incorporer Nietzsche à l'herméneutique? », à paraître dans *Estudios Nietzsche* 9 (2009).

⁴ « La universalidad de la interpretación de Nietzsche a Gadamer », p. 371.

que Marx appelait l'idéologie) dans notre expérience du monde. Il aura ainsi pavé la voie à un changement de paradigme dans le monde intellectuel latino-américain en l'invitant, discrètement, à passer du cadre marxiste, avec ce qu'il peut avoir de dogmatique et de contraignant, à l'univers de la pensée herméneutique, dont C. B. Gutiérrez est l'un des plus vigoureux défenseurs.

C'est que l'Amérique Latine a elle-même fait des expériences plus ou moins heureuses avec le marxisme, et d'autant que son propre bilan n'y est pas particulièrement reluisant et qu'il y a alimenté des formes de lutte armée et de terrorisme dont il est permis de penser qu'elles sont révolues. L'heure est aujourd'hui au dialogue et à la réconciliation. Les régimes dictatoriaux sont à toutes fins utiles disparus de l'Amérique Latine alors qu'ils y étaient la norme il y a une trentaine d'années. Il s'agit moins aujourd'hui de mettre en oeuvre une révolution radicale de l'ordre social, même si ce rêve reste ici ou là très fort, que de faire droit à la pluralité des revendications et des prétentions de vérité. C. B. Gutiérrez est de ceux qui ont bien vu que la force de l'herméneutique ne résidait pas seulement dans la prise en compte de la part d'interprétation qui est à l'oeuvre dans notre réalité, mais surtout dans son appel au dialogue, à la tolérance et à la reconnaissance de l'altérité, où il a salué les grands traits de l'humanisme de Gadamer⁵. Gadamer est en effet l'un de ces rares penseurs du « premier monde » qui se caractérisent par leur humilité et leur ouverture, un penseur dialogique qui tient si peu à

⁵ Cf. Carlos B. Gutiérrez, « Gadamer humanista », dans M. Aguilar Rivero et M. A. González Valerio (ed.), *Gadamer y las humanidades, volumen II*, México, Facultad de Filosofía y Letras, Unam, 2007, p. 23-41.

avoir raison qu'il affirme que l'âme de son herméneutique consiste à reconnaître que c'est l'autre qui peut avoir raison. L'autre, ou celui qui pense autrement, n'est pas seulement celui qui me rappelle mes propres limites, mais celui qui m'aide à les surmonter dans une certaine mesure⁶. C. B. Guttiérrez y a reconnu une sagesse, une éthique, dont l'Amérique Latine avait des enseignements précieux à tirer en cette ère de la mondialisation.

L'herméneutique est ici une alliée plus sûre et plus généreuse que ne le fut le marxisme, et d'autant que celui-ci a douloureusement été démenti par l'histoire du monde. L'une des leçons importantes de l'herméneutique est qu'il faut apprendre de l'histoire et de ses échecs. Elle met en question l'idée d'un accès unique à la vérité, celui que rend possible la science méthodique, en redécouvrant d'autres sources de vérité, dans l'art, l'imagination, l'histoire et la philosophie. La contribution de Carlos B. Guttiérrez à la diffusion et à l'approfondissement de l'herméneutique a joué un rôle considérable dans les transformations intellectuelles qu'a traversées l'Amérique Latine, mais aussi dans l'image que nous nous faisons d'elle dans le dialogue des cultures. Qu'il me soit permis ici de lui exprimer toute ma reconnaissance, toute mon admiration et de lui adresser mes vœux les plus fraternels à l'occasion de son 70^e anniversaire, tout en lui rappelant que c'est là un bien jeune âge pour un gadamérien.

⁶ « Gadamer humanista », p. 33, où Carlos B. Guttiérrez a merveilleusement bien saisi la leçon que Gadamer tirait de l'héritage de l'Europe.